

IN MEMORIAM JEAN-LOUIS VIEILLARD-BARON

QUAND LE SIGNE DEPOSE CONTRE LES CHOSES LE POIDS DE SON SILENCE

Il n'y avait pas de ville. Juste une gare bordée d'un boulevard avec les hôtels habituels dans ce genre de zone. Mais zone de quoi? Tout autour, l'obscurité. Le brouillard d'automne hantant l'ancre de l'océan bien proche, comme une pluie si ennuyée qu'elle a même oublié de tomber, ne m'aidait pas beaucoup. Un long escalier menait quelque part, il se perdait vers le haut et je craignais un peu que la même chose ne m'arrive si je le suivais.

Le lendemain (mercredi 14 novembre 1995), les choses se clarifièrent. Non, Jean II le Bon et Édouard de Woodstock, prince de Galles, 639 ans et 57 jours plus tôt, ne s'étaient pas disputé un boulevard le long de la voie ferrée. La vieille ville, splendide, intime et bondée, se trouvait au bout du sombre escalier que j'avais vu hier menant à un faux nulle part. J'ai eu amplement l'occasion de le vérifier, en parcourant la ville à plusieurs reprises entre la Cité universitaire "Descartes" (bien au-delà du Clain, à l'est-sud-est) et le numéro 8 de la rue Descartes, en plein centre-ville. Le professeur était absent de Poitiers pour quelques jours et j'ai dû régler les questions administratives avec l'aide de la merveilleuse Mme Chantal Vincelot, secrétaire du CRDHM (Centre de Recherche et de Documentation sur Hegel et Marx). Et, pendant ces quelques jours, comme cela arrive souvent, l'attente a augmenté l'image de la personne attendue. Je ne parle pas de l'image spirituelle, en quelque sorte métaphysique, déjà assez impressionnante à mes yeux de jeune diplômé en philosophie de Bucarest. Plus qu'une personne et même plus qu'une personnalité, l'homme encore invisible m'apparaissait plutôt comme un nœud inextricable d'empreintes historiques : il avait rencontré dans la vie des porteurs de noms que jusqu'alors je n'avais pris que pour des figures textuelles courant sur les rayonnages des bibliothèques, tels Jacques Chevalier, Alexis Philonenko, Pierre Aubenque, Vladimir Jankélévitch, Xavier Tilliette, Claude Bruaire et Henry Corbin... Comme si tous ceux-là formaient un échafaudage servant à construire le professeur attendu comme une espèce de pyramide, sans m'en rendre compte, je bricolais mentalement l'apparence physique de l'être vivant correspondant comme celle d'un ogre sans fin, tonnant de la philosophie tandis que les murs du Centre se démolissaient de soi à la vue du colosse.

On me pardonnera d'oublier le nombre exact de jours durant lesquels la vision apocalyptique s'est progressivement accrue. Puis le moment est arrivé. Jean-Louis Vieillard-Baron était de retour et m'attendait pour une visite dans l'après-midi. J'entraî au secrétariat en feignant une aimable indifférence. Madame Vincelot me sourit amicalement et me pria de m'asseoir pendant qu'elle allait demander à Monsieur le Directeur s'il acceptait de me recevoir immédiatement. (J'ai clairement entendu la majuscule au début du mot *Directeur*. Ou peut-être que je l'ai imaginée, mais toujours clairement). Pour que le report soit bien organisé selon toutes les règles du genre, lorsqu'elle sortit du bureau

adjacent, elle me demanda d'attendre encore cinq minutes, afin que Monsieur le *Directeur* (maintenant c'était encore plus clairement clair !) puisse terminer une conversation téléphonique. Ce que je fis.

Depuis la bataille de l'Halys jusqu'au jour où j'écris ces lignes, 953 057 jours se sont écoulés. Pendant les quelques minutes que je restai là à attendre dans mon fauteuil – beaucoup plus. Mais le temps sait bien faire une chose : passer. Ce problème résolu, j'ai été invité à me rendre dans la salle du trône.

La salle du trône mesurait environ trois mètres de large sur six mètres de long. La fenêtre donnait sur la rue. Un bureau étouffé de livres, une ou deux chaises et une sorte de bergère couverte de cuir placée en diagonale meublaient la pièce. Presque obstrué par la pile de volumes devant lui, le professeur était un type de taille moyenne, habillé (déjà pour l'époque) de façon légèrement nostalgique, d'un calme imperturbable, presque bonhomie, souriant et avec une voix qui vous aurait apaisé même si vous étiez pris dans une tempête sur un radeau entre Scylla et Charybde.

C'est ainsi que s'est déroulée la première rencontre. Au cours des mois qui ont suivi, Jean-Louis Vieillard-Baron m'a fait découvrir un type de nœud différent de celui que j'avais initialement entrevu. Au-delà des discussions professionnelles et des cours, il avait le don d'être *philosophie* plutôt que juste « philosophe ». On peut être d'accord ou non avec un philosophe (que dire d'un professeur : c'est fait pour !...). Sans être un adepte du débat pour le débat, le professeur encourageait ses étudiants à différer de lui. À condition qu'ils restent dans la philosophie. Il préparait ses textes pour affronter la lumière éditoriale de la même façon qu'il s'habillait pour se présenter à la Faculté : avec une minutie désuète. Il est difficile de circonscrire précisément le domaine dans lequel sa pensée se manifestait avec vivacité. On ne parle pas ici de ses riches traces écrites, mais, répétons-le, de la pensée vivante en action. Si nous voulons simplement nous souvenir de ce qui l'a préoccupé, nous pouvons toujours examiner par nous-mêmes les informations détaillées que la technologie met à notre disposition. Mais peut-être qu'un auteur est bien plus qu'une liste, même respectueuse. D'autant plus qu'il s'agit de quelqu'un chez qui se côtoient systématiquement l'invariabilité de l'Idée platonicienne, les compléxités de la diachronie hégélienne et la durée bergsonienne. L'homme nous a quittés le 28 septembre 2025. Il est donc encore trop tôt (en fait, c'est toujours trop tôt) pour des diagnostics historiques ou, plus encore, pour des conclusions à saveur paradoxalement prophétique finissant bien déposées derrière un clic dans une encyclopédie électronique pour amateurs curieux ou étudiants espérant impressionner les jurys d'examen avec une érudition bien simulée.

En gros, disons : Platon, Hegel, Bergson. (Évidemment, on ne peut éviter ici de simplifier avec un sadisme autant gêné qu'inéluctable). Une philosophie du contre-temps ? Peut-être. L'hypothèse serait étayée par la nature teintée d'un conservatisme sain de celui qui se cache et se montre derrière les livres. L'oscillation du temps au contre-temps et respectivement de l'ouverture à la résistance semble confirmable, en raccourci, par deux détails qui pourraient rapprocher ma petite histoire de sa fin. Lors de mon séjour à Poitiers, le professeur m'a accordé une interview (publiée un an et demi plus tard, en décembre 1997, dans le supplément culture d'un quotidien central). Le titre de cet entretien était, à la suggestion de l'éditeur, un extrait du texte lui-même : « Une seule orbite de pensée serait dangereuse ». Ce pluralisme *philosophique* (je n'ai personnellement jamais entendu Jean-Louis Vieillard-Baron parler de politique) a été modéré à une autre occasion par une observation qu'il m'a faite lorsque je lui ai présenté le brouillon de ma recherche poitevine.

Le texte avait pour devise une idée de Derrida : « Comme cette écriture est de la décapitation, elle n'a pas de centre ». S'adressant non pas à moi, mais à la feuille qu'il tenait devant lui, le professeur me dit : « Monsieur, vous ne pouvez pas commencer avec ça. Dire qu'une écriture n'a pas de centre, c'est avertir le lecteur qu'elle ne vaut pas la peine d'être lue ». Trente ans plus tard, en tant que coordinateur de thèses de licence et de mémoires de master, je suis tout à fait d'accord avec lui. En fait, je l'étais probablement aussi à l'époque. Bien sûr, j'ai conservé la devise intacte.

La dangereuse singularité de l'orbite et le refus de la décapitation sont étroitement liés aux convictions de Jean-Louis Vieillard-Baron. Notre dernière rencontre en face à face a eu lieu le 2 avril 2014, à Bucarest. Il donnait une conférence (sur le spiritualisme français ; le livre devait paraître en 2021) à la Faculté de philosophie. Après le discours, en descendant lentement l'allée devant le bâtiment, nous avons eu l'occasion d'échanger quelques mots en dehors du protocole. Avec une nostalgie qui, je le savais, lui plairait, je lui ai demandé comment les choses allaient à Poitiers en général aujourd'hui. La réponse m'a semblé et me semble toujours emblématique. C'est pourquoi, au risque d'aggraver l'atmosphère littéraire de ces souvenirs, un peu de contexte ne ferait pas de mal.

C'était l'après-midi vers le soir (la conférence avait commencé à 16 heures, avait duré plus d'une heure et avait été suivie de discussions). Il faisait encore assez frais à ce moment-là : je me souviens de lui, vêtu d'un élégant pardessus, sa serviette classique tenant une pose impeccable. Le quai, devant, donnait l'impression qu'il savait proche le moment du triste rassemblement vespéral des voitures. Le monde était un endroit étrange. Les immenses cheminées grises de la centrale thermique de l'autre côté de la rivière témoignaient d'une rencontre quelque peu surréaliste entre un paysage urbain s'agitant entre des tranches d'histoires concurrentes et respectivement un membre calme et déterminé de l'Académie catholique de France, autrefois professeur – outre Poitiers –, à Tours, à Bochum, à la Sapienza à Rome, à Porto Alegre (Brésil) ou à Toamasina (à Madagascar)...

Les mots prononcés à l'époque étaient (j'espère m'en souvenir correctement) : « À Poitiers, tout est exactement comme vous le connaissez. Absolument rien n'a changé. Je ne comprends plus rien à cette époque. J'ai hâte de prendre ma retraite ».

On se revoit à la bibliothèque, Monsieur le Professeur.

Sebastian Grama

